
Sylvette Denèfle, *Sociologie de la sécularisation. Être sans religion en France à la fin du XXe siècle*

Paris, L'Harmattan, 1997, 304 p. (bibliogr.)

François-André Isambert



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/1369>

DOI : 10.4000/assr.1369

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2003

Pagination : 59-157

ISBN : 2-222-96732-5

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

François-André Isambert, « Sylvette Denèfle, *Sociologie de la sécularisation. Être sans religion en France à la fin du XXe siècle* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 122 | avril - juin 2003, document 122.63, mis en ligne le 21 novembre 2005, consulté le 28 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/assr/1369> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.1369>

Le texte seul est utilisable sous licence © Archives de sciences sociales des religions. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

vement avec celle du catholicisme, même si la place accordée à l'Église romaine dans cet ensemble l'emporte largement. Solidement documentés, accompagnés de bibliographies utilement sélectives, ces ouvrages rendront de grands services aux étudiants en histoire et en sociologie des faits religieux contemporains.

Danièle Hervieu-Léger.

122.63

DENÈFLE (Sylvette).

Sociologie de la sécularisation. Être sans-religion en France à la fin du XX^e siècle. Paris, L'Harmattan, 1997, 304 p. (bibliogr.).

La sécularisation est un phénomène qui a longtemps retenu l'attention des sociologues. L'auteur le sait puisqu'elle nous offre une abondante bibliographie, débordant le sujet, mais où on s'étonne de ne pas trouver, ou presque, d'auteurs anglo-saxons, ni le nom de Dobbelaere qui a été au centre d'une vaste étude comparative de l'*Association Internationale de Sociologie des Religions*. La sécularisation est un fait de société qui transforme celle-ci à tous les niveaux, des esprits individuels jusqu'aux institutions, en passant par toutes les couches de la culture. Une thèse prenant pour titre "sociologie de la sécularisation" et s'appuyant sur une enquête par interviews auprès de soixante-dix-huit personnes s'étant déclarées "sans religion", toutes de la région nantaise, fût-elle adossée à un rapide parcours d'histoire des idées, semble, de premier abord, bien ambitieuse. Quant à la démarche elle-même, elle ne peut être qualifiée de "pionnière" comme il est dit en quatrième de couverture, si ce n'est par la sélection de l'échantillon par l'auto-affiliation aux "sans-religion". Mais, d'emblée, ce critère est générateur de confusions qui ne seront que très partiellement dissipées au cours de l'analyse des résultats. Athéisme, anticléricalisme, indifférence religieuse, se mêlent allègrement dans cette "catégorie" issue des sondages d'opinion.

L'enquête n'est pas, pour autant, dénuée d'intérêt, même si les propos recueillis résonnent avec quelque familiarité à nos oreilles. Ce n'est pas tous les jours qu'il nous est donné de connaître comment s'expriment nos concitoyens lorsqu'on les met sur la piste de la religion et ce, de manière très "ouverte", sans avoir à répondre à des questions standardisées. Trois "champs sémantiques", assimilés sans précaution à des "univers mentaux" se dégagent. Le premier, qu'on pourrait appeler "métaphysique", porte sur "l'existence de Dieu et les origines du Monde et de l'Homme", le deuxième réunit des expériences personnelles, le troi-

sième, des attitudes à l'égard de la mort. Ce qui frappe dans cette distinction c'est qu'elle ne comprend pas, ni même ne recroise la prise de position à l'égard des Églises et des religions vues comme groupes sociaux. Ces prises de position, au premier rang desquelles on trouve naturellement l'anticléricalisme, sont traitées séparément (ce qui confirme le danger de l'usage sans précaution de la notion de "champ sémantique"). Finalement, on voit que, pour beaucoup de ces "sans religion", le refus est avant tout celui des interdits et l'attrance pour une tolérance universelle. Cela ne va pas nécessairement avec le refus de la morale, mais celle-ci, tout comme la politique devrait être déconnectée de la religion. Peut-être est-ce là que le terme de "sécularisation" s'applique le mieux, alors que la dimension religieuse semble imparfaitement évacuée du domaine des croyances.

Là où nous craignons une certaine confusion, l'A. remarque, en revanche, un *continuum* que masquaient les méthodes à classifications trop rigides. Une attitude semble dominer chez les "sans religion", le refus de toute discipline dans l'exercice de la pensée. Ce que l'on refuse, c'est aussi bien les "croyances obligatoires" (selon la formule de Durkheim) que la réglementation sexuelle. Peut-on passer de là, comme le pense l'A. à une vue plus systématique, presque une philosophie – en tous cas une "idéologie" – des sans-religion, du moins dans la France actuelle ? Il s'agit d'un "rationalisme humaniste" qui a sa source dans les Lumières du XVIII^e siècle. Bien que l'histoire nous fasse assister à des aller et retour, il s'agirait du mouvement d'ensemble du *désenchantement*, traduisant la conquête de la raison sur les croyances irrationnelles. L'A. se met dès lors sous l'autorité d'un ensemble de sociologues contemporains dont elle gomme les différences, au premier rang desquels elle situe Marcel Gauchet et les met tous sous l'égide de Max Weber. Elle a bien soin de marquer la prudence de celui-ci en ce qui concerne l'avenir de la religion. Elle-même préfère une profession de foi relativiste à une prédiction trop précise, tout en concluant à la viabilité, au moins chez certains, d'une vie déconnectée de toute référence religieuse.

François Isambert.

122.64

DE ROSA (Gabriele), éd.

II Papato e l'Europa. Soveria Mannelli (It.), Rubertino, 2001, 514 p. (index).

À l'heure où l'on parle beaucoup de l'Europe et du fait religieux, en raison soit de la